

24 images

24 iMAGES

## Le X<sup>e</sup> Festival de Montréal La compétition officielle

Luc Chaput

---

Number 31-32, Winter 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22080ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Chaput, L. (1987). Review of [Le X<sup>e</sup> Festival de Montréal : la compétition officielle]. *24 images*, (31-32), 14-16.

# LE X<sup>e</sup> FESTIVAL DE MONTRÉAL

Luc Chaput

## La compétition officielle

On peut remarquer dans le cinéma mondial que depuis quelques années, il y a de plus en plus de films multilingues, par exemple cette année en compétition officielle à Montréal, il y avait *Aghaat*, film indien où l'on réussit à parler hindi et anglais dans la même phrase, *Cactus*, où l'on parle français et anglais, *C'est la faute au paradis*, film italien où la chanson est en anglais, *Sarraouina* où l'on parle français et plusieurs langues africaines.

Cet état de fait est souvent justifié par exemple dans *Laputa* d'Helma Sanders-Brahms où Berlin, île de Gulliver, joue bien le rôle de carrefour de l'Europe et on peut parler quatre langues: français, allemand, anglais et polonais. Le travail de la réalisatrice est bien ficelé, à la fois comme discours sur les relations est-ouest et celles entre homme et femme. Le jury a eu la bonne idée de lui donner son prix et le prix d'interprétation féminine à Krystyna Janda.

À l'autre bout du spectre, on a cette coproduction franco-italienne *Pourvu que ce soit une fille*, où des acteurs italiens, français et scandinave parlent tous italien avec le même accent et où six scénaristes ont écrit une histoire sur la place des femmes en Italie qui aurait eu de l'impact il y a dix ans mais qui n'est plus qu'un pétard mouillé. Coproduction oblige le personnage joué par Philippe Noiret meurt, dès lors, le personnage incarné par Catherine Deneuve peut vraiment entrer en scène. Mario Monicelli aura encore eu une de ces baisses de régime chers à ce festival: une belle affiche, un film moyen.

L'autre film italien en compétition, *Tutta Colpa del Paradiso* (*C'est la faute au Paradis*) est une comédie de mœurs de Francesco Nuti. M. Nuti se met lui-même en scène, fait quelques blagues mais au moins nous sert un discours intéressant sur l'adoption dans ce pays machiste qu'est l'Italie. Le film a le charme bizarre du Lambrusco, vin rouge mousseux un peu sucré et dépasse à peine en niveau Monicelli. Encore une



Victoria Abril dans *Tiempo de Silencio* de Vicente Aranda

fois, les Italiens ont présenté un jeune réalisateur et un chevronné et comme c'est le cas, depuis 1982, n'ont rien gagné. Ciao et basta.

### SOCIÉTÉ QUAND TU NOUS TIENS!

Cette évolution des mœurs si péniblement représentée dans le Monicelli et dans le Nuti a été l'objet de nombreux films en compétition: *Tiempo de Silencio*, *Falfuro*, *Sorekara*, *Aghaat* et *Vesnicko ma Streediskova*.

*Tiempo de Silencio* de Vicente Aranda raconte les aventures d'un scientifique empêtré dans une affaire d'avortement durant les années 50 à Madrid. Le réalisateur a voulu nous tracer un portrait presque complet de la société madrilène du temps, des bidonvilles aux gens de la haute en passant par l'intellectualité des cafés. Aranda manie mieux l'ironie que le drame et Victoria Abril peut passer difficilement aujourd'hui pour une fille de 19 ans.

La Chine connaît depuis la mort de Mao et surtout la prise du pouvoir par Deng

Xiao Ping une tentative importante de libéralisation qui favorise l'émergence d'une nouvelle classe d'entrepreneurs. *Ye Shan/Dans les montagnes Sauvages* de Yan Xueshu est une comédie de mœurs qui décrit les relations entre deux couples d'agriculteurs d'un petit village reculé. L'évolution des mentalités concernant le mariage et la nouvelle idéologie y sont montrées avec finesse. Chaque personnage a une personnalité propre avec ses défauts et qualités. On est loin des statues déclamant des pensées de Mao dans les films de la révolution culturelle.

La Hongrie a connu depuis plus longtemps le même type d'évolution et ses cinéastes commencent à s'interroger sur l'occidentalisation des comportements tant dans *Visszaszamlalas* (*Compte à rebours*) de Pal Erdoss présenté dans la section «Cinéma d'aujourd'hui et de demain» que dans *Falfuro* présenté en compétition. *Falfuro* (*Le Perceur de murs*) de Gyorgy Szomjas raconte l'histoire d'un travailleur hongrois qui se lance dans les affaires et qui se heurte à



des multiples problèmes. En parallèle, le réalisateur mène une enquête factice sur une affaire de prostitution. M. Szomjas se permet un peu trop de coquetteries de style comme l'utilisation de filtres aux couleurs bizarres pour masquer le manque de rigueur de son propos.

Dans *Falfuro* ainsi que dans *Vesnicko Ma Strediskova (Mon cher petit village)* de Jiri Menzel, on retrouve le même acteur principal, Janos Ban dans deux rôles très différents. Celui d'un travailleur normal dans le film hongrois et d'un idiot que son village protège dans le Menzel. Jiri Menzel retrouve ici sa forme d'antan, cette fine critique sociale alliée à un souverain sens du gag.

Du Japon, *Sorekara (Plus Tard)* montre une société, au début du siècle où le poids des conventions freine l'épanouissement d'un amour. Yoshimitsu Morita a réussi un film parfaitement contrôlé. Par la beauté picturale de sa photographie, par ses envolées lyriques spécialement dans les scènes dans les moyens de transport, par une interprétation toute intériorisée, il rejoint de grands prédécesseurs comme Ozu. Seul le jury œcuménique, semble-t-il, a apprécié ce film puisqu'il lui a accordé une mention.

La production indienne de 600 à 700 films par an est surtout consacrée aux films d'action et aux longues comédies musicales. À côté de cela, de grands réalisateurs comme Satyajit Ray et Mrinal Sen ont pu construire une œuvre importante. Cette année, l'Inde de Rajiv Gandhi nous présentait *Aghaat* de Govind Nihalani, tentative de montrer la place des syndicats dans la société actuelle à travers la lutte que se livrent deux syndicats d'idéologie différente pour le contrôle des ouvriers d'une métallurgie. En mineur, le réalisateur a placé l'histoire d'un de ces ouvriers victime d'un accident de travail et les difficultés qui s'en suivent. Le réalisateur aurait pu et dû traiter l'histoire de l'ouvrier, en majeur, à la manière néoréaliste et cela aurait sûrement eu plus d'impacts que les longs et sempiternels discours qu'il s'est senti obligé de nous infliger.

## LES GRANDS ESPACES

*Havlandet (Aurore boréale)* est une coproduction suédo-norvégienne illustrant une légende nordique. La place de l'homme dans la nature était un autre thème de la compétition cette année. Dans ce film et dans *Équinoxe*, *Loyalties*, *Sarraouina* et même dans *Cactus*, on voit des grands espaces et souvent le difficile travail de l'homme dans ces conditions. Le réalisateur Lasse Glomm fait un peu trop appel aux rêves freudiens mais son utilisation des sons ambiants et d'une musique cumulative est intéressante.

Med Hondo dans *Sarraouina*, fait plusieurs fois référence aux griots, aux chroniqueurs qui racontent l'histoire des grands faits et gestes et au travail du cinéaste qui peut être un griot moderne. Cette coproduction bourkina fasso-française raconte l'histoire de la conquête par la France de l'Afrique occidentale à la fin du siècle dernier et des problèmes que lui a causés une reine africaine Sarraouina. Le discours de Med Hondo est surtout intéressant lorsqu'il montre la place de la femme et des croyances animistes face à la chrétienté et à l'islam, mais sa saga se perd dans les sables, l'interprétation des acteurs français étant plutôt faible et les commentaires dits par Med Hondo à propos de l'action souvent redondants.

Dans *Loyalties*, une famille anglaise fuit l'atmosphère oppressante de la Grande-Bretagne pour les grands espaces du Lac-la-Biche dans le nord de l'Alberta. Anne Wheeler a été réalisatrice de documentaires et de téléfilms à la télévision canadienne. Son film reste dans les limites de ce genre dont on peut décrire ainsi l'évolution. Pour parler d'un problème qui leur tenait à cœur, les réalisateurs naguère utilisaient le documentaire strict ou le cinéma-vérité. Quelqu'un eut l'idée d'inventer le docum-drama ou dramataire en incluant des scènes reconstituées à côté de scènes documentaires. Mais on peut aussi prendre du recul et sur un sujet donné, écrire un téléfilm. Chaque personnage au départ est bien défini et sa trajectoire programmée à l'avance. Il ne vous reste plus qu'à espérer ou à vous assurer que votre réalisation et l'interprétation seront de bon niveau et alors le tour est joué. Par exemple, ici le sujet est «femmes de tous les pays, unissez-vous»; le contexte: village éloigné, un nouvel arrivant qui ne comprend pas habituellement la complexité de la place, se rapprochera des gens qui comme lui sont en marge (une Britannique et une métisse). Cela vous permet de traiter du problème des Amérindiens. Si en plus un des nouveaux arrivants a une faute originelle, bravo, c'est encore mieux et dans ce cas-ci, je vous la laisse découvrir. Anne Wheeler a réussi dans son scénario à bien tisser tous ses axes, sa réalisation est bonne et ses interprètes de calibre, son film est donc ... un bien joli petit paquet.

Arthur Lamothe s'était surtout fait connaître au Canada par sa somme filmique sur les Amérindiens. Dans *Équinoxe*, il reprend plusieurs de ces thèmes chers: la relation d'égalité nécessaire entre les êtres et entre l'homme et la nature, la place de la famille dans la transmission des connaissances, la place des légendes dans cette transmission et l'opposition industrie-nature. Malheureusement, sa

présentation dans *Équinoxe* est trop évidente, par exemple la musique de Jean Sauvageau trop carrée, enfonce inutilement le clou à propos des mauvais garçons. Les personnages secondaires ne sont pas assez complexes. Pourtant l'interprétation est bonne, surtout par Jacques Godin, la jeune Ariane Frédérique et Marcel Sabourin dans un rôle trop court.

Dans *Der Wilde Clown (Le clown sauvage)*, Josef Roedl utilise les grands espaces d'un camp militaire américain en Bavière par opposition aux espaces restreints des villes allemandes pour traiter du thème de l'Allemagne divisée, champ de bataille entre l'Est et l'Ouest. Au départ, Jakob sert de fou du roi à son patron, prêt à toutes les compromissions pour de juteux contrats avec l'armée. Le fou du roi devient trop perspicace et est obligé de se réfugier dans ce champ de manoeuvres américain. La réalisation de Roedl est plutôt lourde et il laisse trop l'acteur principal faire ce qu'il veut.

Le film britannique *The American Way* utilisait les grands espaces américain et led voyages réels et imaginaires dans une satire féroce mais brouillonne de la publicité subliminale, de la guerre du Viêt-Nam, des sectes pseudo-religieuses et des équivalents américains de Margaret Thatcher. Le réalisateur Maurice Phillips avait bien su s'entourer d'acteurs américains chevronnés mais son passé de réalisateur de publicité et de vidéo-clips transparait trop souvent. Certaines scènes sont réussies et de belle façon, mais la qualité de l'ensemble est inégale.

Encore une fois «la grande guerre patriotique» de 1941 à 1945 sert de toile de fond à un film soviétique. *Zakonny Brak (Mariage légitime)* est une comédie douce-amère sur les relations entre un acteur, don Juan à ses heures et une jeune fille qu'il rencontre à l'occasion d'une tournée. Un mariage de convenance s'ensuit. Le réalisateur Albert Mkrtchan parseme son récit de chansons et de notations humoristiques les interprètes arrivent bien à donner vie à des personnages bien écrits.

## AMOUR, DÉLICES ET MORGUE

Comme toujours, les aléas des relations homme-femme constituent un axe important du cinéma et ce depuis le début. Dans plusieurs films en compétition cette année, ces relations viraient au tragique.

Après le quasi-échec auprès du public et de la critique de *La Lune dans le caniveau*, on attendait Jean-Jacques Beineix pour voir s'il avait retrouvé la touche. Oui, son style est toujours aussi flamboyant et il réussit presque à garder, pendant tout le film, le cap entre le rire et les larmes pour montrer les change-



ments brusques d'humeur d'une jeune fille cyclothimique qui fait irruption dans la vie d'un écrivain retiré des affaires. Jean-Hughes Anglade dans le rôle de Zorg est très bon mais Béatrice Dalle connaît des problèmes dans les dures scènes de la fin. Comme dans *La Lune...*, Beineix place le mot *Stromboli*, peut-être en référence au film de Rossellini mettant en vedette Ingrid Bergman sur les rapports difficiles entre homme et femme de milieu différent.

*Demoner (Démons)* de Carster Brandt, tiré d'une pièce de Lars Noren, décrit un huis-clos où deux couples s'entre-déchirent. Rien de très neuf n'en ressort sauf une très bonne séquence où les deux hommes se lancent des méchancetés tout en jonglant avec un vase de prix.

Le Festival rendait cette année hommage au producteur italien, Dino De Laurentiis, qui a à son palmarès des films tels que *La Strada*, *Three Days of the Condor* mais aussi *King Kong* et *Maximum Overdrive*. Pour lui, David Lynch avait réalisé déjà *Dune*. Il retourne à ses premières amours, le drame psychologique dans *Blue Velvet*. Ce film est tout le long en porte-à-faux: l'interprétation de la chanson-titre date de 1963 et plusieurs éléments du film font référence à cette époque, mais d'autres font plutôt référence aux années 70 et même 80. En plus David Lynch mélange une histoire d'amour plutôt fleur bleue avec une relations sado-masochiste et une histoire criminelle assez dégueulasse. Les changements de ton ont même lieu à l'intérieur des séquences, Lynch semble vouloir jouer avec le spectateur à tel point qu'il en a horripilé plusieurs. L'interprétation elle-même est très irrégulière, Kyle MacLacchlan et Isabella Rossellini ne sont pas crédibles, Laura Dern, bonne dans les scènes enjouées, dérape un peu beaucoup dans les scènes tragiques et il est difficile de savoir si Denis joue de son



Lors Green et Ewa Tröling dans *Démons* de Carsten Brandt

image ou joue un personnage. En conclusion, un film ambigu qui a suscité des réactions mitigées.

*El Amor Brujo (L'amour sorcier)* est le troisième volet de la trilogie de Carlos Saura sur le flamenco, essence de l'âme espagnole. Autant Garcia Lorca dans *Noces de sang* et Mérimée dans *Carmen* suscitaient chez Saura une urgence, une rage qui transparaisait dans le film, autant les personnages que Saura nous présente ici n'ensorcellent personne. Les interprètes sont trop vieux pour leurs rôles. Des jeunes danseurs auraient peut-être ramené la magie. Saura semble utiliser les musiques modernes et le décor artificiel de la pièce pour montrer qu'en Espagne il est difficile aujourd'hui de retrouver le caractère authentique du flamenco.

La compétition officielle était cette année d'un bon niveau, nous n'avons pas eu comme naguère ces chers navets. Comme toujours, des films présentés dans certaines sections auraient pu avantageusement y figurer: *40 m<sup>2</sup> Deutschland* de Tevfik Baser et *L'homme dans la lune (Mandan I Manen)* d'Eric Clausen.

## PALMARÈS OFFICIEL

- Grand prix des Amériques: *37°.2 le Matin*, J.-J. Beineix
- Prix spécial du Jury: *Mon cher petit village*, Jiri Menzel
- Prix du Jury: *Laputa*, Helma Sanders-Brahms
- Prix d'interprétation féminine: Krystyna Janda, (*Laputa*)
- Prix d'interprétation masculine: Denis Hopper (*Blue Velvet*)
- Prix du jury à l'occasion d'*El Amor Brujo*, à Carlos Saura.
- Prix de Montréal (court-métrage): *Tables of Content*, pour sa trilogie, Wendy Tilby
- Prix du jury œcuménique: *Mon cher petit village*; mention à *Sorekara* de Yoshimitsu Morita
- Prix du public: *37°.2 le matin*
- Prix de la FRIPESCI: *Tanner le noir* de Xavier Koller; mention à *Laputa*.
- Prix de la Presse Internationale au meilleur film canadien hors-compétition: *Sitting in Limbo* de John N. Smith